

À l'angle de la Grande Maison. Les Lazaristes de Madagascar : correspondance avec Vincent de Paul (1648-1661), textes établis, introduits et annotés par Nivoelisoa GALIBERT, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007, 543 p., ill., 24 cm (« Imago Mundi », série Textes n° 3), 36 €.

Comme l'écriture arabico-malgache connue sous le nom de *Sorabe*, la « Grande Maison » (dite *Tranobe* en langue malgache) est emblématique de la religion pratiquée dans l'Anosy au Sud-Est de Madagascar, mêlant pratiques ancestrales et islam revisité (depuis l'installation d'Arabes islamisés sur les pourtours de l'île au Moyen Âge). Découverte par le Portugais Diogo Dias en 1500, Madagascar devint alors une escale sur la route des Indes et fit l'objet de nombreuses tentatives d'implantations européennes. Après les Portugais, les Hollandais puis les Anglais aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, les Français entreprirent la seule véritable tentative de colonisation et s'installèrent, sous l'égide de la Compagnie des Indes Orientales, durant une trentaine d'années (1642-1674) sur le site de Fort-Dauphin dans la région de l'Anosy, avant de se replier à l'île Bourbon. Dans ce cadre, la Congrégation de la Mission, créée par saint Vincent de Paul, entreprit l'évangélisation difficile de cette région de l'île. C'est la correspondance que ces missionnaires lazariens entretenirent avec M. Vincent qui constitue l'objet de cette publication présentée par Madame Nivoelisoa Galibert.

Cet ouvrage s'inscrit de toute évidence dans le très vaste chantier qui renouvelle, sous de multiples aspects, l'historiographie des missions modernes. Dans la géographie de ces travaux récents, l'île de Madagascar tient une place particulière : comme le reste de l'empire colonial français, elle a bénéficié de nombreuses études en langue française sur les entreprises missionnaires. On ne peut ignorer la tentative de synthèse, *Madagascar et le christianisme*, publiée en 1993, sous la direction de Bruno Hübsch, en français et en malgache. Mais, il apparaît que, quinze ans après, cet ouvrage a encore permis des recherches qui ne s'inscrivent pas tant dans le champ des études historiques que des études littéraires, envisageant ce que l'on a pris l'habitude d'appeler les « écritures missionnaires ». Preuve pourrait en être la parution toute récente du livre coordonné par Claire Laux, *Les Écritures de la mission dans l'outre-mer insulaire : Caraïbe, Océanie, Mascareignes, Madagascar* (Brepols, 2007). Les publications de Nivoelisoa Galibert depuis une dizaine d'années s'inscrivent précisément dans ce domaine de recherches.

Professeuse des universités à Madagascar, elle est membre du Centre de Recherche sur la Littérature des Voyages (Université Paris-Sorbonne), fondé et dirigé par François Moureau, dont les synthèses sur la théorie des rôles et de l'interactionnisme symbolique ont contribué à définir les problématiques du présent ouvrage. Outre sa thèse d'État intitulée *Madagascar dans la littérature française de 1558 à 1990. Contribution à l'étude de l'exotisme* (Septentrion, 1997), on doit à N.G. de nombreux articles sur les

missions à Madagascar dont la substantifique moelle est reprise dans cette présentation des lettres lazariques.

L'étude de la littérature viatique de Madagascar a été enrichie par de récentes rééditions, comme celle essentielle de l'*Histoire de la Grande Isle Madagascar* d'Étienne de Flacourt, gouverneur de Fort-Dauphin de 1648 à 1655. C'est dans la droite ligne de l'établissement scientifique des nombreux textes anciens du XVII^e siècle que se situe cette publication de la correspondance missionnaire. Adressées depuis une mission étrangère au supérieur de la Congrégation, ces lettres étaient destinées à un usage strictement interne à la Maison, pour l'information des missionnaires, puisque M. Vincent se réjouissait de chaque pas franchi par la mission dans les maisons lazariques éparpillées dans le monde, et en premier lieu à Rome. Les vingt-six lettres publiées se trouvent dans les archives de la Congrégation de la Mission à Paris : celles réunies dans le *Registre 1501 Madagascar* ont déjà fait l'objet d'éditions partielles, mais d'autres rassemblées par M. Baldacchino, archiviste de la Maison Mère, sont inédites.

Grâce à ces archives, N.G. nous livre une brève étude prosopographique des lazariques de Madagascar (p. 95-107) : elle recense seize missionnaires choisis par Vincent de Paul pour aller sur l'île, dont sept moururent avant d'arriver à destination. En incluant les missions avortées, l'âge moyen du lazarique au départ pour Madagascar est de 33,7 ans, ce qui représente à l'aune du XVII^e siècle une maturité certaine. Toutefois, la durée du séjour à Madagascar, lequel finit généralement par le décès du missionnaire sur le lieu de sa fonction, va de trois mois à deux ans et dix mois et laisse supposer une espérance de vie de moins d'une année dans l'ailleurs missionnaire. Si l'on pense que le gouverneur Flacourt, quant à lui, put séjourner de 1648 à 1655, c'est-à-dire sept années d'affilée, suivies d'un retour à Paris, ce court laps de vie est imputable à l'abnégation (malnutrition et hygiène aléatoire, absence de vêtements de rechange, etc.) très ancrée dans la fonction apostolique. La plupart des religieux décédèrent du paludisme : les symptômes de cette fièvre des marais sont décrits avec une grande précision dans la correspondance.

Chaque lettre constitue un compte rendu de mission, parfois divisé en chapitres, mais elle est aussi narration du déroulement de cette mission incluant la période de navigation. Méthodique, le compte rendu commence par le rappel des objectifs de la mission, évoquant le récit que la congrégation *de Propaganda Fide* attend d'un explorateur. Il dresse alors un état des lieux, « leurs mœurs, leurs superstitieuses cérémonies et [...] ce que la bonté de Dieu a fait par notre moyen en ce pays » (p. 199), ainsi que les résultats obtenus avec un décompte régulier du nombre de baptisés. N.G. note toutefois des dysfonctionnements chronologiques relativement sévères qui trahissent l'*a priori* missionnaire : les chapitres intitulés respectivement « Brève description de l'île de Madagascar et de ses habitants », « Quelle est la secte ou religion du pays » et « Des coutumes civiles du pays » sont composés avant même de débarquer sur l'île.

Les premières lettres sur la mission de Madagascar furent échangées sur le territoire français entre Saint-Lazare à Paris où se trouvait M. Vincent

et, d'une part, Richelieu (lieu de résidence des prêtres), d'autre part, les ports d'embarquement. Elles nous apprennent le ton sur lequel l'ordre est transmis par le supérieur, misant sur les sentiments du prêtre désigné : « O mon plus que très cher Monsieur, que dit votre cœur à cette nouvelle ? A-t-il la honte et la confusion convenables pour recevoir une telle grâce du ciel ? » (p. 57). Quant aux lettres des missionnaires désignés, elles révèlent l'anxiété face à la nouveauté de la situation. La lettre de M. Nacquart, expédiée de La Rochelle pour Paris, est essentiellement interrogation, révélant l'impréparation parfaite à la mission en terre lointaine de ces prêtres appartenant à une congrégation, qui avait comme premier objectif de « ré-évangéliser » les couches démunies en France (p. 179-182). Au bilan, la première lettre qui fut effectivement expédiée de Madagascar est celle du 26 mai 1649 : M. Nacquart y évoque principalement la mort de son unique compagnon de mission M. Gondrée (p. 187-198). Cette lettre donne le ton de la mélancolie qui caractérise l'ensemble de la correspondance.

Ce *corpus* épistolaire révèle la réalité de la connaissance de Madagascar au XVII^e siècle. Avant 1642, grâce à la grande baie hospitalière de Taolagnaro (nom malgache de Fort-Dauphin), Madagascar ne servait généralement que de lieu de rafraîchissement et d'avitaillement pour les navires sur la Route des Indes orientales. C'est ainsi que pour les premiers missionnaires, l'Inde commence au détour du cap de Bonne-Espérance, y compris sous la plume de M. Vincent : « Ce lieu, c'est l'Inde orientale, où est M. Nacquart » (p. 257). Mais l'île de Madagascar se trouva, à partir de 1642, au centre de l'effort déployé par la monarchie française en direction de la puissance navale et de la construction d'un Empire colonial. Ce changement de point de vue politique poussa à la découverte du pays, tâche à laquelle s'attelèrent des érudits comme Étienne de Flacourt et les lazaristes eux-mêmes. Les atouts de la région de l'Anosy étaient multiples : zébus, qui firent l'objet des razzias de l'établissement pour une exportation à l'île Bourbon française depuis 1642, pierres précieuses, rade d'avitaillement et de construction de navires à l'occasion, jusqu'aux victuailles, utiles au voyage des Indes, énumérées par les religieux (p. 129). Nécessairement, les missionnaires cherchèrent surtout à mieux connaître la religion du pays, mais l'absence de visibilité du culte les plongea dans une certaine perplexité même s'ils n'ignorèrent pas les influences islamiques : « quoiqu'il n'y ait parmi ce peuple aucune religion stable et déterminée puisqu'on ne voit dans toute l'île ni temple ni prêtre, il y a toutefois quelques cérémonies et observances superstitieuses qui y ont été introduites depuis cinq cents ans lorsque les Blancs (...) vinrent des côtes de Perse séduire les originaires de ce pays ; car les trouvant simples de leur nature, sans loi et sans religion, ils les tirèrent facilement aux superstitions du mahométisme, dont les uns et les autres en observent encore quelques-unes comme de ne point manger de porc, de sacrifier les bœufs avant que d'en manger, et d'autres, dont je parlerai ci-après. Il y a encore une certaine sorte d'idolâtrie » (p. 207).

Les missionnaires dénonçaient le caractère en apparence anthropocentriste de la religion dans ce pays comme entrave majeure à leur tra-

vail : ainsi le baptême aurait été entendu comme prophylactique par les autochtones. D'autre part, de manière récurrente, les lazaristes rappelaient à leur fondateur le manque de prêtres missionnaires à Madagascar au regard de l'ampleur de la tâche apostolique à accomplir. De là, dans certains écrits, le religieux laissait apparaître son impression d'esseulement, d'autant plus forte qu'il subsistait un sentiment d'inimitié et de suspicion permanent entre les Français de l'établissement et les missionnaires. En outre, la présence protestante à Fort-Dauphin constituait un souci majeur des missionnaires : ils étaient accusés de détourner les néophytes par leur prêche, de les décourager de se marier à l'Église et de blasphémer contre le Saint Sacrement. « Si l'ardeur que j'ai de voir aborder des missionnaires est grande, écrivait M. Bourdaise, le désir qui me presse d'en voir partir les huguenots n'est pas moindre. En voilà deux que Monsieur Dufour a convertis ; Dieu s'est servi de moi pour toucher le cœur d'un autre, et il s'en trouve encore un qui est sur le point de faire abjuration ; mais, hélas ! il y en a encore une quinzaine qui nous donnent bien de l'exercice. » (p. 382) Enfin, les missionnaires ne se montraient jamais prompts à baptiser les autochtones adultes craignant avant tout l'apostasie ou d'autres péchés graves, notamment sexuels : ils différèrent donc le baptême jusqu'au mariage ou bien le conféraient *in articulo mortis* (p. 377-378).

Première étape de toute évangélisation en terre lointaine au XVII^e siècle, l'apprentissage de la langue restait le vecteur problématique. Dès lors, la présence de l'écriture arabico-malgache en caractères autres que latins constituait un obstacle de taille à l'évangélisation de l'Anosy. Le seul instrument livresque était le *Dictionnaire* du Hollandais Frederick de Houtman, publié en 1603, trilingue néerlandais / betsimisaraka (régiodialecte de la côte est malgache) / malais. Mais il était encore insuffisant pour transmettre le message évangélique. Toutefois, la lecture de la correspondance lazariste, émaillée d'expressions malgaches, met à jour la rapidité avec laquelle les missionnaires apprenaient cette langue. Six mois à peine après son arrivée, sur son lit de mort, Nicolas Gondrée en avait acquis des éléments très appréciables, selon la lettre de son confrère Charles Nacquart : « Et comme il s'était adonné à apprendre la langue du pays, il disait en rêvant « Oui, c'est un bon mot, *Aka alino* [ce qui signifie : N'oublie / n'oubliez pas] » » (p. 193).

Cette mission évangélisatrice et ces efforts pour apprendre la langue débouchèrent sur la publication du premier catéchisme franco-malgache en 1657, translittéré en caractères latins. S'il est publié sous le nom d'Étienne de Flacourt, il est manifeste que ce furent les missionnaires lazaristes qui en fournirent la première mouture. Sur le conseil de Vincent de Paul, il ne s'agissait pas d'une traduction littérale du catéchisme français mais d'une adaptation qui fait appel aux « raisonnements pris de la nature » (p. 137) tout en adoptant la présentation classique des questions-réponses : « – Qu'est-ce que Dieu ? – Ce n'est pas un homme comme vous croyez. C'est un esprit qui connaît, sait et voit tout et qui n'a point de corps » (p. 138).

La dernière lettre fut adressée en 1661 du cap de Bonne-Espérance à M. Vincent par Nicolas Étienne, prêtre en route vers Madagascar, et qui ignorait le décès du supérieur survenu l'année précédente. Par coïncidence, cette lettre semble dresser un bilan de la mission malgache des lazaristes au moment où décédait le prélat : « Depuis plusieurs années nous nous efforçons de nous rendre à l'île Saint-Laurent appelée autrement Madagascar, pour travailler à la vigne du Seigneur y ayant pour ce apporté tous les soins et précautions imaginables, sans, pour cela, y avoir pu faire encore rien de solide et d'assuré pour entretenir les nouveaux convertis et ôter le reste des habitants de la tyrannie et esclavage de Satan » (p. 399). Quand arriva, au début du XIX^e siècle, la seconde vague missionnaire, essentiellement britannique *via* Maurice, avant l'arrivée des jésuites français depuis La Réunion, il ne restait aucune trace de cette première tentative catholique française.

L'ouvrage que publie N.G. est agrémenté de toutes les annexes en rendant l'utilisation aisée : index, cartes, chronologie, etc. mais aussi des reproductions photographiques de la correspondance et des illustrations extraites de l'*Histoire de Madagascar* d'Étienne de Flacourt. L'historien trouvera en somme dans ce livre deux qualités essentielles : une synthèse sur l'histoire, désormais bien connue, des missions lazaristes à Madagascar, et la publication de sources, ces lettres lazaristes, qui pourront alimenter des approches comparatistes avec d'autres régions géographiques et d'autres ordres missionnaires.

Aurélien GIRARD,

École Pratique des Hautes Études – Université Paris XIII.

Correspondance de Fénelon. Tome XVIII, Suppléments et corrections, par Jacques LE BRUN, Bruno NEVEU (†) et Irénée NOYE, Genève, Librairie Droz, 2007, 254 p., 23 cm, 63 €.

Avec ce XVIII^e tome s'achève la publication de la *Correspondance de Fénelon*, commencée en 1976 sous la direction de Jean Orcibal, et menée à terme depuis le tome VI, en 1987, par Jacques Le Brun et Irénée Noye. Ce dernier volume, *Suppléments et corrections*, fait en quelque sorte pendant au premier, entièrement consacré à la présentation, par Jean Orcibal, de *Fénelon, sa famille et ses débuts*. La correspondance à proprement parler comprend désormais huit volumes, accompagnés chacun d'un deuxième où figurent notes et commentaires. L'ensemble constituera l'un des plus importants instruments de travail pour tout chercheur s'intéressant à l'histoire religieuse et politique du règne de Louis XIV. La liste des « corrections et additions aux tomes I à XVII » en fin de ce volume forme un appendice utile et peut aussi être prise comme un compliment que les auteurs se font à eux-mêmes, tant elle est brève et sans véritable portée. À cette monumentale entreprise il ne manque plus que l'indispensable volume d'index, que les éditeurs ne tarderont sans doute pas à nous procurer.